

6

La vision mosellienne de la nature lorraine avant 1902 (2)

Etudiant la correspondance familiale, encore inédite, d'Emile Moselly, avant 1902, l'auteur a, dans la première partie de son exposé⁺ montré la nostalgie de cet écrivain pour sa vallée et son village : CHAUDENEY-SUR-MOSELLE. En effet, ses études et sa brillante carrière de professeur l'éloignant de son pays natal, Moselly ne cessa d'évoquer, depuis NANCY, LYON, MONTAUBAN ou ORLEANS, le ciel, le climat, la rivière, les jardins et les activités paysannes de notre région.

Le 2 Février 1893, il écrivit d'ailleurs de LYON "Tous ces voyages et ces séjours dans de grands centres me font voir de bien haut et de bien loin ce petit monde de CHAUDENEY. Pourtant, je caresse malgré tout le rêve d'y revenir toujours m'y retremper ; il y fait si bon ! Et la Moselle, quelle charmante rivière ! Ce petit coin de terre ... où j'ai grandi me tient au coeur."

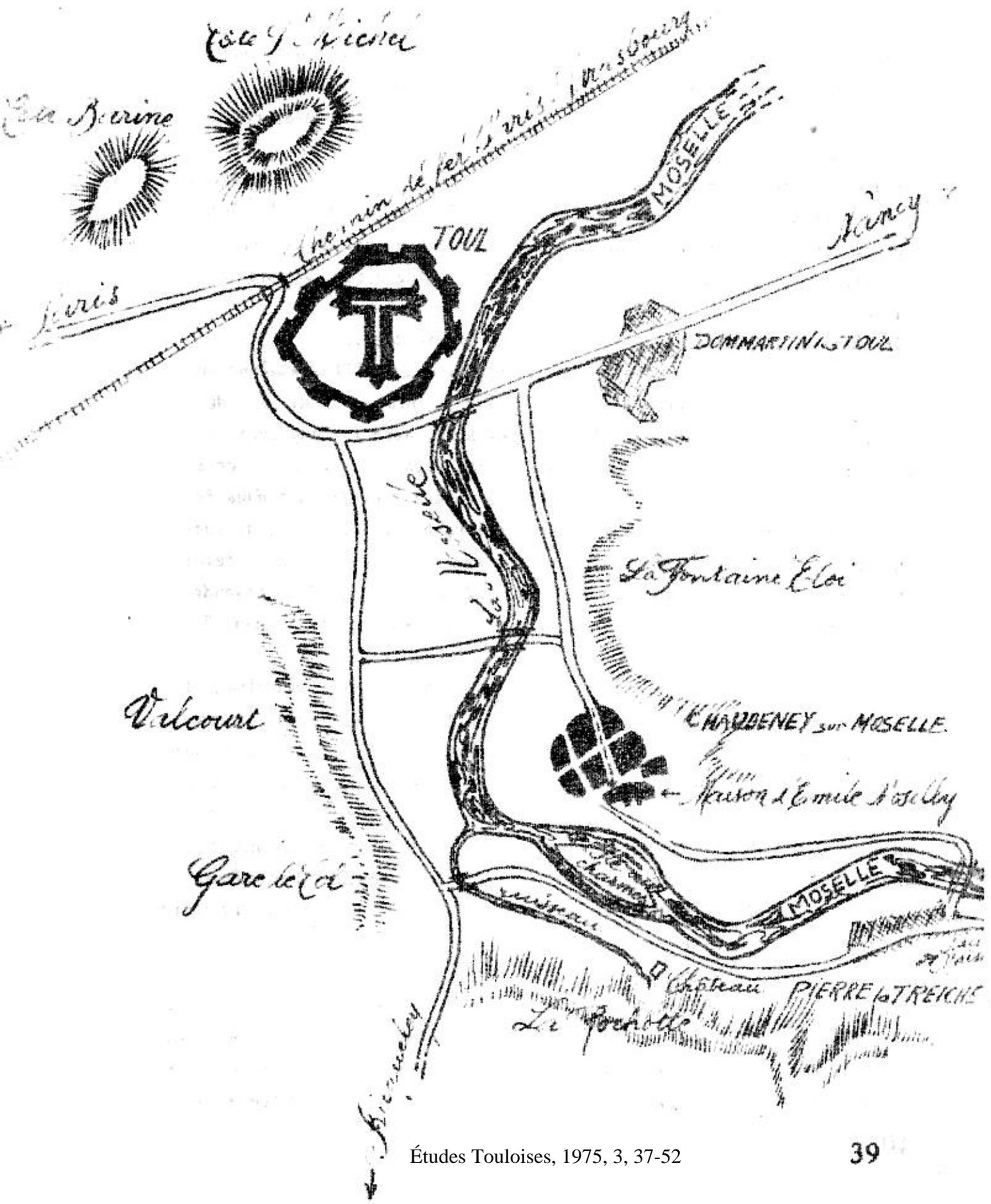
⁺ Etudes Toulouses, I, 1974, p.11 à 22, 2 pl.

Ce numéro, épuisé aujourd'hui, n'est pas, pour la présente année du moins, susceptible d'être réédité.

L'eau attire invinciblement Moselly. Omni-présente dans cette vallée fraîche sous le soleil brûlant de l'été, c'est elle en fin de compte qui donne à ce paysage son caractère le plus spécifique et qui permet au citadin fatigué de goûter les sensations les plus suaves dès qu'il peut échapper à la Ville. Moselly aime l'eau, et il le dit: *"J'aime l'eau, d'une tendresse inquiète et curieuse, d'un amour aigu et profond qui m'arrête devant elle et m'absorbe dans une étude sans fin."* Au plaisir toujours renouvelé des sens s'ajoute souvent sur ses bords une jouissance plus subtile, plus psychologique, celle de l'imagination excitée par des spectacles ou des bruits d'où naissent des frayeurs sans danger que Moselly recherche avec un sens très aigu de l'insolite et du mystérieux.

Aussi comprend-on sa hâte de retrouver en Jillet ce véritable paradis terrestre où règne une bienfaisante fraîcheur. *"Et toute cette eau, sortie des veines de la terre, nourrissait les feuilles, les tiges, les herbes et leur donnait cette robustesse drue, ces teintes vertes, résistantes, cet air de santé que les paysages ont comme les hommes. L'air était frais sous ces feuillages et, quand le reste de la France, à la fin des étés, était brûlé et aride, quand les prairies galeuses laissaient voir le sol comme une toison de bête ravagée par les mites, on arrivait avec délices dans ce pays d'eaux chantantes et dormantes plein de ruissellement et de fraîcheur, où la grande voix des barrages se mêlait aux sonnailles des chevaux sur les chemins de halage."*

Ainsi s'explique aussi que le site le plus souvent décrit, et toujours de façon identique, soit celui de la Rochotte, un nid de verdure luxuriante qui abrite les ruines d'un vieux moulin auprès duquel sourdent de nombreuses sources dont l'eau lumineuse paresse sous les frondaisons



épaisses. "De l'herbe humide, de l'eau, des feuilles monte une fraîcheur parfumée, une odeur d'eau vive, de racines de menthe, de joncs baignés dans l'eau, et quand elle passe sur les tempes, ce sont comme des caresses de mains parfumées ...

A deux heures de midi, quand le soleil tombe sur la voûte chauffée à blanc, il fait bon là, dans toute cette fraîcheur qui monte de l'eau vive, courant parmi les herbes, dans toutes ces odeurs de plantes mouillées qui emplissent l'air, dans l'ombre glacée qui descend des grands bois.

Il fait bon au matin, sous les saules de la prairie ..."

Quelques lignes plus loin Moselly poursuit : "Plus fraîche encore est l'allée qui longe l'étang." et il ajoute : "J'ai rêvé de vivre là dans la solitude de l'eau et des bois, avec l'étang sous mes yeux, dans le spectacle changeant des matins vibrants, pleins de cris d'oiseaux qui se baignent, s'ébrouent, de lumière scintillant dans la rosée, de promenades dans la fraîcheur des herbes et de l'air, au sortir des longs sommeils paisibles. Le spectacle des soirs calmes pleins de pourpres alors que des clartés se noient dans l'eau, plus profonde, et que la masse des feuillages devient plus étrange et plus lourde."

Comme nous le comprenons, et comme nous l'envions ! Pourtant, si nous allions ensemble à la Rochotte demain matin, il me semble que ce coin charmant ne nous offrirait pas tout à fait l'aspect accueillant que Moselly lui voit. Où est la Rochotte de l'hiver, où sont tous ces sites à la mauvaise saison ? On les cherche vainement dans cet impressionnant ensemble de descriptions, où reviennent sans cesse les mêmes images, les mêmes mots, et l'on n'y trouve que trois fragments très courts d'où le soleil soit absent.

L'un fixe un tableau d'hiver dont le calme et la lumière ont surtout frappé Moselly : "L'hiver. Il faisait un froid à fendre les pierres. Les nuits étaient claires, brillantes, pleines des clartés froides de la lune dont le disque net se découpait durement sur

le bleu sombre du ciel. Les ombres des arbres, des murs se détachaient sur le sol gelé, la campagne couverte de givre étincelait. Des nuages, pareils à des vapeurs, couraient dans la bise aiguë. Toute la plaine semblait figée dans la glace et le froid."

C'est là le seul fragment relatif à l'hiver. Les deux autres notent les nuances de la lumière après les ondées de Septembre, et nous y retrouverons à peu de chose près les sensations rencontrées partout ailleurs.

Voici le premier : "Dans le ciel lavé par la pluie nocturne un arc-en-ciel léger se noyait de nuages ténus, effilochés comme une soie usée dont les filaments effleuraient les collines ; une lune brillante montrait sa face camarde, rougie d'un chancre, et du sol mouillé montaient des odeurs fortes d'herbes et de plantes qui, trempées de pluie, se mettaient à revivre.

Mais plus doux que tout cela était le fleuve de brouillard laiteux qui coulait au fond de la vallée, par-dessus la rivière, qui s'étendait sur les prés, immobile, et d'où émergeaient comme de grandes îles les massifs de saules et les rangées de peupliers."

Le second prouvera comme le précédent que la Lorraine conserve son charme harmonieux sous les ondées de l'été : "Sous les nuées pluvieuses, d'un violet éclairé par moments de rayons de soleil, le pays s'étendait jusqu'aux côtes ; c'était une harmonie de bleus, de verts, où les côtes boisées de sapins mettaient des tons noirs et profonds, où les rangées de saules échevelaient leurs feuillages gansés d'argent, tandis que le fleuve luisait par places."

La Lorraine de Moselly est donc bien et exclusivement celle des beaux jours et quiconque connaît un tant soit peu notre province reconnaîtra volontiers que la vision toujours ensoleillée qu'en conservait Moselly en 1900-1901 ne correspond

pas tout à fait à la réalité ; la mauvaise saison en est absente, la belle saison y est sans doute embellie. Comment a pu se former un tel mirage ?

Nous en trouverons une première explication dans ses lettres où l'on relève les phrases suivantes :

- le 14 Mars 1890 : *"Le printemps qui revient me donne des forces pour le travail, quoique par moments il vous monte déjà au cerveau de vagues envies de promenade ..."*
- en Avril 1891 : *"Ce printemps me ravit le coeur et y met une caresse."*
- le 31 Décembre 1893 il évoque ses moments de tristesse, ajoutant aussitôt : *"mais cela passera avec le printemps."*

Le retour du printemps semble produire sur Moselly un effet profond, subjectif et physiologique, que confirme d'ailleurs un fragment écrit à Orléans le 11 Décembre 1901, en plein hiver, et dans lequel Moselly avoue implicitement que la nature ne lui manque qu'à partir du moment où elle renaît.

"L'hiver, la boue, la pluie. Dans ce faubourg, à l'orée des champs, la campagne toute nue et triste... Toute vie des sens s'efface en moi, plus de couleurs, plus rien de la joie si profonde en Avril, qui tombe du ciel, qui tombe sur la terre... Alors, dans ce paysage éteint, où rien ne provoque l'élan, où rien ne trouble par la violence de la couleur le calme profond de l'âme, je sens la vie intérieure se développer en moi et je me replie, je retourne aux voluptés de l'analyse, comme un solitaire dans sa cellule, n'ayant sous les yeux qu'un mur tapissé de lierre."

"Les paysages éteints", comme dit Moselly, ne stimulent pas ses sens parce qu'ils ne pourraient pas leur offrir les sensations très particulières qu'il aime. De ce fait les

tableaux hivernaux de la Moselle ne le tourmentent pas et s'estompent ; sa nostalgie s'évanouit à la fin de l'automne, d'autant plus facilement que les plaisirs intellectuels et artistiques le détournent alors de l'ennui. En revanche, dès que s'annonce le réveil de la nature, l'obsession le reprend et son désir croissant de jouir de la nature épanouie excite sa hâte de retrouver la Lorraine des vacances d'été.

Nombreuses sont les descriptions des "printemps hâtifs", des "printemps qui ne veulent pas venir" alors que les sens se réveillent et attendent avec impatience leur pâture d'impressions : *"De la terre rajeunie montaient de grands souffles ... Il écoutait toutes les voix, les recueillant en lui; elles le pénétraient, l'envahissaient tout entier, débordaient en lui avec la humeur grossissante des grandes eaux, le tumulte des vents tièdes déchainés. Il portait en lui le monde où les parfums, les couleurs et les sons tournoyaient confondus, se mêlaient, déferlaient en une houle sauvage, puissante, grandiose."*

Malheureusement, Moselly reste prisonnier de la Ville où il passe son temps à imaginer l'éclosion du printemps et son épanouissement sur les bords lointains de la Moselle : *"C'était une nuit de Février comme il en est parfois dans nos pays, tiède déjà, où, las de veiller au coin de l'âtre, dans le rayonnement des flammes, on surprend avec ravissement dans l'air un souffle tiède."*

Le Joli bois devait fleurir dans les taillis au midi. La lune et les nuages, L'éclairage mystérieux des glaces qui s'en vont en débâcle. Les esprits dansent autour des jeunes saules. Nuits païennes."

Nous découvrons ici la deuxième explication d'un

mirage contemplé trop souvent à distance et accrédité sans doute aussi par les lumineuses descriptions des auteurs latins et grecs dont Moselly était imprégné. S'il est revenu à Chaudeney tous les ans aux grandes vacances, il semble bien qu'entre 1892 et 1902 il n'y revint que rarement à Pâques, et peut-être même pas du tout, et, s'il y revint, qu'il y trouva, par le jeu du hasard et du calendrier, un véritable printemps déjà déclaré, celui des Pâques fleuries et joyeuses, qui lui fit oublier le temps souvent froid et maussade de notre région.

Les sombres visions s'éloignent, perdent leur netteté tandis que les visions claires périodiquement confirmées s'incrument dans la mémoire et, souvent ressassées, prennent avec le secours de l'imagination un halo merveilleux.

Bon nombre de ces fragments ensoleillés furent indiscutablement écrits loin de Chaudeney, et en hiver. Dans ses fréquents accès de cafard, l'exilé assis à sa table de travail se prend à songer à son paradis lointain resté lumineux dans sa mémoire ; il commence parfois ses évocations avec des imparfaits nostalgiques, puis la vision devient si précise et si réelle qu'il passe au présent sans s'en rendre compte ; il "est" à Chaudeney, il passe un bon moment.

D'autres textes, comme celui-ci, contiennent des formules plus convaincantes encore : *"il est dans mon pays des jours plus lumineux que les jours d'avril, des jours avant-coureurs du printemps dont la vision brillante revient à la mémoire, vous rappelant dans un regret immense toutes les clartés qui tombent sur les eaux libres ..."*

Moselly fait feu de tout bois pour rassembler patiemment, par un travail prodigieux de la mémoire, les moindres

détails agréables de son pays. Aux souvenirs des vacances annuelles s'ajoutent les souvenirs d'enfance qui remontent à la lumière, retrouvant jusqu'à la saveur de chaque sensation d'antan, comme il l'avoue dans ce texte écrit à la veille d'un de ses retours : *"Il se souvenait de sa jeunesse et revivait les sensations exquises. Ah! la fraîcheur des sources, les eaux qui courent sur les mains fiévreuses, calment le sang, la bonne odeur de résine qui s'insinue dans les chambres, l'air balsamique et froid qui discipline les nerfs, vous fait des idées nettes."*

Les détails se multiplient ; se juxtaposent, s'ordonnent comme dans un puzzle, chacun à sa place ; ils se complètent, s'harmonisent dans un tableau pittoresque et coloré dont le cadre trop exigü craque et s'élargit d'autant plus que les souvenirs d'enfance y apportent des dimensions plus vastes que celles du monde réel de l'adulte. Bref, doué d'une riche mémoire sensorielle et affective et d'une imagination prompte à enjoliver, Moselly reconstruit en artiste sa Lorraine de l'enfance heureuse et de l'été, et ce de 1888 à 1902, pendant plus de 13 ans.

Cette récréation est dangereuse, parce que la vision idéalisée à laquelle elle aboutit risque fort d'être infirmée lors d'une confrontation lucide avec la réalité, et Moselly en a été averti en Août 1900 lorsque, du haut du Pont de Pierre-La-Treiche, il contemple un panorama retrouvé qui ne coïncide plus exactement avec celui de son souvenir et de son imagination :

"Août 1900. Sur le pont de Pierre. Avoir vécu loin de tout cela, d'une vie diverse, multiple ; des joies, des espérances, pêle-mêle, et retrouver tout ce petit coin de paysage familier depuis l'enfance, immuable. C'est la même eau froide sur les cailloux, bleue dans les trous profonds, la même ondulation inquiétante des herbes argentées. Les roseaux que froissent les remous du bord. Mais les proportions se restreignent. C'était jadis un monde immense dans sa nouveauté, c'était le pays imaginé au-delà de l'horizon ; maintenant, c'est un coin minuscule. Je ne retrouve plus ni l'étonnement, ni l'enchantement du jeune âge. Plus loin, c'est la prairie, les hautes herbes, les prêles, les joncs, les reines des prés aux larges ombelles, les angéliques parfumées. La lumière matinale dort sur le vert des prairies, elle arrive voilée, tamisée par de grosses nues blanches dont les constructions s'amoncellent à l'horizon, au-dessus des bois."

Etonné et très conscient, Moselly découvre les raisons de sa désillusion : "De près, une partie du charme a disparu. C'est que je ne suis plus le même, j'ai vu d'autres pays, des pays différents ; j'ai pris la notion de la grandeur relative du monde que n'ont pas les vieux paysans qui reviennent de la vigne, à pas cahotés, qui croient que la terre finit aux côtes... C'est qu'on l'a changé lui aussi, le cher coin de terre. Il s'est flétri avec le temps, et je ne suis plus tout à fait sûr que c'est la faute de mes yeux plus clairs, de mes regards moins enchantés, s'il a perdu un peu de sa jeunesse fleurie."

Moselly n'avait voulu se souvenir que de tas de gravier hauts comme des falaises le long desquelles son imagination de gavroche poète faisait voyager des navires ; il avait vu l'océan dans un baquet, et voilà que cette immensité redevenait une vallée exiguë limitée de tous côtés. Il découvre également que quelques fortifications et la digue qui emprisonne la rivière ont ajouté au tableau quelques taches indélébiles. Qu'importe ! On ne dépossèdera pas si



*La maison d'E. MOSELLY à CHAUDENEY - Moselle
(Canton Toul-Sud) (Cliché Steinbach)*



Plaque commémorative (Cliché Steinbach)

vite de ses rêves. Si le cadre de son tableau s'est soudain restreint, la toile reste bien tendue et les détails y ont conservé tout leur éclat, toute leur luminosité.

Loin de le décourager, ces coups de semonce le poussent plus avant dans la recherche de tout ce qui demeure et il s'extasie devant les sites restés intacts, devant les immuables visions de l'enfance ; il retrouve les rives de la Moselle, le cimetière des chalands, les plages de sable fin où les lavandières s'agenouillent dans leur choyotte, et l'eau savonneuse qui attire le poisson. "Il monta le chemin qui gravit la côte. C'était cela, oui, tous ces coins, il les reconnaissait. Toute sa vie enfantine s'était blottie dans ces cachettes, le long de cette côte, dans ces sentiers de vigne où les plantins allongent leurs tiges, où les liserons montent le long des échelas... Tout cela lui revenait, le frappait au cœur de coups imprévus. Il lui semblait qu'il n'avait pas vécu, que le présent allait se souder au passé, sans transition, qu'il allait oublier sa vie, ses luttes, qu'il allait redevenir tout petit comme au temps où sa mère, d'une voix forte, lui criait de se détourner de l'eau..."

Moselly a sauvé l'essentiel du naufrage et il s'y accroche désespérément. Si après cet avertissement, il distingue plus nettement que jadis la Lorraine de l'enfance de celle des vacances d'été, les deux images se complètent et la vallée de Chaudeney reste l'Eden où "tout baigne dans une profonde transparence, dans un grand fleuve de lumière qui tombe comme une pluie de ciel clair. Ce n'est pas la magie somptueuse des soleils couchants du Midi, les chaudes effluves du soleil, l'haleine embrasée qui sort des champs brûlés pendant le jour qui dore toutes choses et donne l'idée d'un embrasement universel. Les couchants y sont calmes et clairs. C'est de la lumière dans du silence."

On ne se résoud pas de gâité de coeur à renier ses chimères.

Chaque fois qu'il lui sera possible, Moselly reviendra avec plus de hâte encore "vers les pays rêvés entrevus dans le mirage de l'imagination."

C'est le cas au début de 1902, alors que l'hiver n'en finit pas d'agoniser, à Orléans où il est professeur. "Une sorte de printemps hâtif en Mars, sans bourgeons, sans fleurs, sans tièdeur. Rien qu'une avalanche de lumière dans le ciel subitement lavé depuis quelques jours ... C'est bizarre, étrange et presque triste, cette joie de la lumière que ne pare aucune éclosion de germes sur la terre : il y a de la maussaderie, de la maladresse dans ce printemps hâtif."

Moselly est pressé d'arriver aux vacances de Pâques. Quelques jours plus tard, il roule enfin vers son lieu de délices où il va revoir ces germes éclos, la tièdeur des sous-bois fleuris et la douceur de sa vallée lumineuse et reverdie.

Le soir, il débarque à la gare de TOUL.

"Mars 1902. Retour au pays natal. Arrivé par un soir pluvieux de Mars. Ce n'est pas l'impression exquise des Juillets pleins de fraîcheur au sortir de la canicule qui brûle le reste de la France, cette lente promenade en voiture le long des canaux, de la rivière, sous les feuilles des arbres rafraîchis par les pluies, dans les prairies d'un vert tendre.

Tout est brume, boue ; la silhouette des monts familiers se voile

derrière de lourds rideaux de nuées blanchâtres, grisâtres qui errent tristement dans le crépuscule sans lumière, sans reflets.

Tout de suite la Ville noyée dans un flot de boue noire, liquide, de fange qui me donne la nausée. Triste, cette impression. Est-il possible que cela soit si petit, cette ville que dans mes souvenirs je vois si grande, si large, si pleine de coins, de clairières avec du soleil, de grands pans de lumière sur ses maisons. La grande place est un carré grand comme un mouchoir triste..."

Pendant son séjour, Moselly tournera en rond dans la boue et sous la pluie, cherchant désespérément les signes du printemps : le chant doux d'une alouette, la danse falote et tremblante de quelques moucherons, quelques fleurs timides sur les cornouillers, qui sont, je cite, "comme les mimosas grêles de cette région sans soleil", lui font mieux sentir le fossé qui sépare son rêve de la réalité. Dans ce pèlerinage dramatique il oppose constamment les deux visages de la Lorraine comme s'il voulait se persuader que celui de la joie et du soleil n'est pas moins réel que celui de la pluie et de la tristesse.

"Vendredi Saint. 6 heures du soir. Un crépuscule tiède et sombre. Ce n'est pas la lune énorme et brillante d'août, rose et ronde, surgissant de la côte sur les bois assombris pendant que des clartés infinies meurent sur l'eau et que des bleus et des verts voilés de vapeurs font dans l'ombre grandissante une harmonieuse vision."

Quelques lignes plus bas il évoque ses retrouvailles avec sa rivière : "La Moselle roule ses eaux encore hautes, je l'ai longée cet après-dîner. C'est bien l'eau d'hiver, transparente, glacée, d'un bleu froid d'eau de source ; elle revivra elle aussi, car l'eau a son épanouissement, sa vie, son renouveau quand les bons soleils la réchauffent et que dans son flot attiédi fermente, palpite

La vie. Elle n'a pas cette transparence glacée en Juin, quand elle est toute vibrante de reflets et de cris d'oiseaux."

Point de révolte, point de lamentations vaines devant l'évidence ! Les faits sont là, et Moselly les reconnaît.

La déception s'évanouit peu à peu parce que cette terre austère lui rend soudain d'autres souvenirs, ceux de sa vie familiale et sociale au sein d'une communauté qu'il a presque trahie en l'oubliant ; berné par son mirage, il n'avait vu que la nature, et sous son aspect le plus ravissant, parce que, estime-t-il, l'enfance dure, non triste, qu'il retrouve enfin lui avait donné l'amour du soleil et l'avait "rendu sans force pour se défendre contre la séduction des automnes tièdes."

En contemplant ces côteaux avec des yeux désillés, il réalise qu'ils portent la marque de l'effort humain : *"Fin d'une journée grise et neutre et triste. Sur ces côteaux, tant de travail, de misère humaine s'attache, se cramponne, ahanne dans un labeur inintelligent et vain ! Car les récoltes sont de plus en plus mauvaises et les vignes à peu près mortes.*

Toutes ces silhouettes penchées, ces corps arc-boutés sur le hoyau parmi les sarments grêles, les souches noueuses, mal venues, les pousses rachitiques sans qu'aucun bourgeon vienne encore égayer les yeux ... Crépuscule triste."

Absent jusque-là de la vallée de la Moselle, le paysan y trouve enfin droit de cité, portant avec résignation son fardeau de misère dans ce paradis terrestre devenu tout à coup une sorte de purgatoire, d'où se dégage pourtant un charme nouveau et prenant, parce que plus affectif. C'est le Dimanche 30 Mars, jour de Pâques, que

Moselly est redevenu un vrai Lorrain. "Jamais je n'ai senti le caractère de pauvreté, de misère de ce pays comme en ce jour, écrit-il. L'été, l'âpre aridité du sol se dissimule sous des verdure, aujourd'hui tout apparaît nu, dépouillé, rude, exposé aux intempéries de l'air et de l'eau, à la rigueur d'un climat où l'hiver se prolonge. Mais tout cela est d'une poésie pénétrante, toute cette misère vous étreint le cœur, par la beauté des lignes dans les vallons, par la douceur du jour que laissent tamiser les cieux bas et grisâtres, par la légèreté des vapeurs qui flottent sur les flancs boisés comme une nuée transparente, sur les branches baumées que les jeunes sèves colorent de violet et de rouge à leur extrémité. C'est une Bretagne mélancolique et sauvage, d'un charme triste, prenant, où les granits sont remplacés par les calcaires dont les bancs percent la maigre couche de l'humus. Il y a de la douleur, de la détresse dans cette vallée dont le flanc est taillé par la route, dont les rochers ont été éventrés par la mine et le pic ... Le ciel est gris avec des nuages dont la blancheur indécise se colore d'un rayon vite disparu... Par places, vers l'horizon, des éclaircies de ciel d'un bleu frissonnant et décoloré, et sur tout ce paysage une lumière neutre, indécise, qui tombe comme une cendre grise sur les bois morts."

À 31 ans, Moselly retrouve du même coup le souvenir exact de sa véritable enfance et le vrai visage de sa vallée exiguë, "ce coin de terre grand de quelques arpents, en face de cette rivière si brillante", mais il prend par là même nettement conscience de ses racines lorraines et de son appartenance à la race des humbles paysans ; il n'est plus un déraciné, il sera bientôt écrivain.

Pâques 1902 est bien la date importante dans la vie de Moselly, et on peut parler de véritable révélation. Loin de reprocher à notre écrivain d'avoir tourné le dos à sa petite patrie et d'en avoir emporté une vision tronquée dont il se délecte pendant près de 14 ans, nous nous féliciterons de ce

destin qui poussa l'exilé à analyser et à savourer tous les charmes de la Lorraine de l'été avant de le rejeter brutalement dans une réalité plus austère dont la vision s'était progressivement estompée. Après s'être imprégné pendant toute sa jeunesse de ce cadre étroit et familier, il apprit à en apprécier successivement la beauté et la pauvreté, qui sont en fin de compte la beauté et la pauvreté de toute la province.

C'est à cette destinée assez douloureuse que nous devons l'originalité de Moselly peintre de la Lorraine, le seul qui ait vraiment réussi à en donner une image fidèle parce qu'il l'aimait et parce qu'il l'a vue à la fois en poète et en réaliste.

P. GOUDOT

Professeur de Lettres

Conférence donnée à

TOUL, le 10 Février 1965